

## Études littéraires africaines



MANDELA Nelson, *Un long chemin vers la liberté*, traduit de l'anglais par Jean Guiloineau, Paris, Fayard, 1995, 659 p., 160 F (Long Walk to Freedom, Londres, Little Brown & Cy, 1994 ; également en livre de poche, Londres, Abacus, 1995, 768 p, £ 8.99)

Jean Sévry

Numéro 2, 1996

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1042640ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1042640ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Sévry, J. (1996). Compte rendu de [MANDELA Nelson, *Un long chemin vers la liberté*, traduit de l'anglais par Jean Guiloineau, Paris, Fayard, 1995, 659 p., 160 F (Long Walk to Freedom, Londres, Little Brown & Cy, 1994 ; également en livre de poche, Londres, Abacus, 1995, 768 p, £ 8.99)]. *Études littéraires africaines*, (2), 62–65. <https://doi.org/10.7202/1042640ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 1997

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

**é**rudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

nombre de personnages de cet auteur, à l'opposé du Jacobus Coetzee de *Dusklands*, des exemples de « colonisateurs qui se refusent ». Malgré tout, et contre leur gré, ils participent au système et représentent aussi des figures de l'impuissance.

Enfin, quelques pages sont consacrées à la Caraïbe et à l'Australie, en particulier avec un article de P. François, « Psycho-ontological Evil in P. White's *The Solid Mandala* » où l'on trouvera un éclairage intéressant sur cet auteur à partir de Jung et de Dostoïevsky.

■ Jean SÉVRY

Pour tous renseignements : J.-P. Durix, Faculté des Langues, 2, bd Gabriel, 21000, Dijon.

Vous trouverez un index fort utile pour *Commonwealth* (vol. 1 à 10), ainsi que pour *Echos du Commonwealth* (vol. 1 à 8), Presses universitaires de Dijon, 1988, 10 p. ; de la même façon, pour ce qui est de la revue américaine *Research in African Literatures* dont nous vous avons parlé dans le précédent numéro, il existe un catalogue index, 1970-1988, University of Texas Press, vol. 20, n°4, Winter 1989, 181p.

Le dernier numéro de BAL vient de sortir (vol. 27, n°3, Fall 1996). Au sommaire, en plus d'articles sur la littérature du Maghreb, des essais sur celle du Nigeria (Achebe, la « littérature des marchés »), un débat de plus sur les identités raciales (A. Appiah), ainsi que d'abondants comptes-rendus de lecture.

■ MANDELA NELSON, *UN LONG CHEMIN VERS LA LIBERTÉ*, TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR JEAN GUILOINEAU, PARIS, FAYARD, 1995, 659 P., 160 F (LONG WALK TO FREEDOM, LONDRES, LITTLE BROWN & CO, 1994 ; ÉGALEMENT EN LIVRE DE POCHE, LONDRES, ABACUS, 1995, 768 P, £ 8.99)

Quand un homme politique prend la plume pour écrire ses mémoires, tout est à craindre. De De Gaulle à Mitterrand, nous avons été abreuvés de ce genre de livres qui connaissent leurs pesanteurs internes : c'est qu'ils représentent une façon de prendre définitivement une place dans l'histoire d'un pays, afin d'y laisser une marque. On peut également dire de ces écrits qu'ils « font » de l'histoire.

Ce livre composé à partir de 1974 est important pour comprendre ce qui s'est passé en Afrique du Sud depuis une quarantaine d'années. Il est riche de renseignements sur l'organisation de la résistance à l'Apartheid, sur les rivalités ayant pu exister entre ANC et PAC, sur la distance fraternelle prise à l'égard du SACP (parti communiste). A le lire, on sent aussi à quel point un poste de responsabilité peut isoler un leader de ses militants, car il y a des moments où il lui revient de choisir le cap. De la même façon, on apprend beaucoup de choses sur la lutte armée, sur la vie en prison, de Robben Island à Pollsmoor, sur la méfiance têtue dont l'auteur doit faire preuve lorsque le pouvoir blanc lui tend des pièges dans lesquels il ne doit absolument pas tomber, ainsi en lui proposant d'organiser son évasion.

Mais très rapidement on s'aperçoit qu'il s'agit aussi et en même temps

de tout autre chose que d'une simple chronique politique. Le sous-titre nous le dit bien : « autobiographie », genre périlleux s'il en fut pour un homme de cette stature. Mandela est très à l'aise dans son écriture, et cet énorme livre se lit avec un grand plaisir, puisque son auteur est assez pudique pour entrouvrir de nombreuses portes et fenêtres qui nous permettent alors de pénétrer dans son intimité, de le comprendre de l'intérieur, de mieux saisir la genèse du personnage qu'il est devenu : il nous devient familier, ce qui est fort rare en ce genre littéraire.

Il frappe par la distance extraordinaire qu'il sait prendre à l'égard des hommes et des femmes qu'il croise, et des événements historiques qu'il traverse : les années de solitude forcée en prison y sont sans doute pour quelque chose. Mais il y a plus : dès l'enfance, il découvre les ruses et les rouages du pouvoir, puisqu'on le forme pour qu'il puisse devenir le conseiller du roi du Thembuland au Transkei. Cet aspect aristocratique de sa vie lui donne le sens du rang et du respect de soi. Ceci nous vaut des pages fort émouvantes sur les années passées dans la Grande Demeure, où l'on célèbre la gloire de grands monarques, tels Moshoeshe ou Dingane : « *La gloire de ces guerriers africains enflammait mon imagination* » (p. 31). Le souvenir de cette grandeur perdue est soigneusement entretenu, non sans quelque nostalgie : « *L'homme blanc avait brisé l'Abantu, la communauté des différentes tribus* » (p. 32). Pour le jeune Mandela, cela veut dire que la dignité est toujours là, une sorte de grandeur nature, de majesté, et des certitudes sur la valeur de son peuple noir que rien ne saurait ébranler. C'est aux sources même de l'oralité qu'il vient puiser un nationalisme serein, ce qui apparaît bien lorsque plus tard, alors qu'il était au collège, le grand poète xhosa Krune Mqhayi vient leur rendre visite pour célébrer la gloire du groupe. On comprend mieux pourquoi, par la suite, ce prisonnier hors pair réussira à créer une sorte d'université à Robben Island, ou comment il parviendra à établir une relation humainement riche avec certains de ses geôliers, qu'il s'agisse de l'adjudant Swart ou du sergent Kruger. En prison, il poursuit à sa façon sa carrière d'avocat en volant au secours des dignités offensées.

Wole Soyinka a réagi très fortement à ce livre\*. Il nous déclare : « *La qualité extraordinaire de cet être se révèle amplement dans les seuls événements.* » Effectivement, c'est au travers d'incidents qui pourraient sembler insignifiants que Mandela nous dévoile sa profondeur. Le premier exemple auquel je songe, c'est celui d'un épisode de son enfance. Un âne le fait tomber au sol, et cela lui sert de leçon : « *Ce n'était qu'un âne qui m'avait fait tomber, mais j'ai appris qu'humilier quelqu'un, c'est le faire souffrir inutilement. Même quand j'étais enfant, j'ai appris à vaincre mes adver-*

\* Nelson Mandela par la voix de Wole Soyinka. Le Nigérian, Prix Nobel de littérature, a rencontré le chef de l'Etat sud-africain et lu son « *Autobiographie* ». « *Histoire d'un enchantement* », in *Le Monde des Livres*, 13 janvier 1995, traduit de l'anglais par Etienne Galle, pp V-VI.

*saires sans les déshonorer.*» (p. 18).

Le deuxième exemple se déroule à Johannesburg. L'auteur a alors vingt-trois ans. Il travaille dans un cabinet juridique, en compagnie d'un collègue africain, Gaur. Miss Liberman les prévient qu'il n'est pas question de pratiquer une ségrégation raciale, qu'on prendra le thé ensemble, et qu'elle a prévu deux tasses neuves à cet effet... Mandela flaire un piège grossier. Gaur, l'heure du thé venue, choisit à dessein une vieille tasse. Mandela retient une solution beaucoup plus élégante : *« j'ai décidé de faire ce qui me semblait le plus prudent : je n'ai pas pris de thé. J'ai dit que je n'avais pas soif. »* (p. 81). Car si Mandela est un combattant, il n'en est pas moins respectueux de son adversaire avec lequel il entend s'expliquer sur un pied d'égalité, ce que certains leaders blancs, tels De Klerk, auront quelque peine à comprendre. C'est la pratique de la boxe qui l'a confirmé dans ce choix : *« j'étais fasciné par la façon dont on déplaçait son corps pour se protéger, et par la stratégie qui permettait d'attaquer et de reculer à la fois. La boxe, c'est l'égalité. Sur le ring, le rang, l'âge, la couleur de la peau et la richesse n'ont plus cours. »* (p. 206).

Il connaît si bien les ruses racistes des autres qu'il sait les déjouer, mais aussi - et cela est un exercice beaucoup plus difficile - les détecter chez lui, au moment où elles pointent leur nez sans oser dire leur nom. Pendant la guerre d'Algérie, il se retrouve à Oujda, où il assiste à un défilé militaire en l'honneur de Ben Bella. La fanfare passe ; Mandela et les siens applaudissent à tout rompre son chef, qui est noir : *« j'ai vu que les autres autour de moi nous regardaient et je me suis rendu compte que nous ne l'applaudissions que parce qu'il était noir et les visages noirs étaient assez rares au Maroc. A nouveau, le pouvoir du nationalisme et de l'ethnicité m'a frappé. »* (p. 313)

Il est toujours à la recherche d'une trace de dignité chez l'autre, ce qui lui permettra dans des situations tendues à l'extrême de garder sa distance, sa « garde », et de ne pas perdre son honneur. Le directeur de la prison, Badenhorst, lui manifeste quelque regret mêlé de honte. La réaction de Mandela ne se fait pas attendre, car pour lui ce Badenhorst représente : *« Un rappel utile que tous les hommes, même ceux qui semblent les plus insensibles, ont un fond d'honnêteté qu'ils peuvent changer si on sait les toucher. En définitive, Badenhorst n'était pas méchant ; son inhumanité s'était développée en lui à cause d'un système inhumain. »* (p. 478)

Je cite encore Soyinka, qui relève à ce propos chez Mandela *« cette capacité à distinguer l'ignorance ou la malice espiègle de la véritable haine raciale. »* C'est donc sur sa propre tolérance que l'on peut fonder sa véritable dignité. En ce domaine, son côté chrétien (d'obédience méthodiste) lui rend aussi quelques services.

La prestance de ce personnage est telle que beaucoup s'inquiètent de son éventuelle disparition, comme si le sort de ce pays était suspendu au sien. Cela me semble excessif : l'Afrique du Sud est riche en ressources humaines, et la grandeur de Mandela ne peut pas se comprendre si on l'écarte de celle de la masse et des autres leaders de l'ANC ou de la COSA-

TU, la centrale ouvrière, véritable pépinière d'hommes politiques. Enfin, ce qui attend le pays, ce n'est pas seulement un problème de leadership, mais plutôt d'énormes difficultés économiques. Les Noirs attendent toujours que leur situation s'améliore (logements, éducation, etc.).

Quoi qu'il en soit, ce livre demeurera comme un exemple de réflexion sur le pouvoir et sur l'éthique. Il prend sa place, calmement, paisiblement, en littérature comme en politique, avec la modestie et l'aisance qui n'appartiennent qu'aux grands. L'auteur est fort bien servi par son traducteur.

■ Jean SÉVRY

■ NICOL MIKE, *THE WAITING COUNTRY, A SOUTH AFRICAN WITNESS*, LONDRES, VICTOR COLLAN CZ, 1995, 211 P., £ 8.99

Mike Nicol n'occupe pas encore la place qui lui revient. Et pourtant, je le situerais volontiers aux côtés de J.-M. Coetzee, car ses œuvres\* se déroulent comme de vastes métaphores, des allégories morales et politiques qui, par la profondeur de leurs thèmes et la sobriété majestueuse de leur écriture, dépassent le simple cadre de l'Afrique du Sud et de l'Apartheid.

On retrouvera dans *The Waiting Country* les principales préoccupations de l'auteur, je dirais, ses obsessions favorites. Cet homme est fasciné par l'histoire en laquelle il voit, pour l'essentiel, ainsi qu'il me l'avait bien expliqué lorsque je l'avais rencontré au Cap, le récit cruel et dérisoire d'une série de prises de pouvoir sur l'Autre. Cette chronique largement autobiographique se situe dans le contexte des élections démocratiques de 1994. Même si hommes et femmes se prennent alors à rêver ensemble d'un avenir idyllique où chacun prendrait la place qui lui revient dans cette nouvelle « Rainbow Nation » (la nation de l'arc-en-ciel), Nicol n'est pas dupe, et son œil averti de journaliste qui n'a pas hésité à prendre des risques quand il le fallait - il a travaillé au *Weekly Mail* et au *Guardian* - ne laisse rien lui échapper. Ainsi, lorsque faisant la queue pour ces fameuses élections, il nous décrit un jeune noir qui vient lui arracher son Coca-Cola, le vider et le jeter à ses pieds aux cris de « Amandla ! ». Il est vrai que la violence et la délinquance font encore partie de ces lendemains qui chantent...

On retrouve aussi son intérêt pour la poésie, pour Auden (on lui doit un recueil de poèmes de qualité, *Among the Souvenirs*), tout autant que son goût pour les analyses politiques, ainsi à propos de ce qui se passe au

\* M. Nicol, *The Powers that Be*, Londres, Bloomsbury, 1989 (également en livre de poche, Picador, Pan Books, 1989), *This Day and Age*, Londres, Bloomsbury, 1992 ; *Horseman*, Londres, Bloomsbury, 1994.